

A Lullaby to the Sorrowful Mystery de Lav Diaz

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 180, décembre 2016, janvier 2017

L'année cinéma 2016 — Figures de résistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84282ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine Rousseau, A. (2016). *A Lullaby to the Sorrowful Mystery* de Lav Diaz. *24 images*, (180), 35–35.

A LULLABY TO THE SORROWFUL MYSTERY de Lav Diaz

Presque révolutionnaire d'une ampleur monumentale, *A Lullaby to the Sorrowful Mystery* s'impose d'abord par sa durée : autant dire que le film s'étend sur une journée, du haut de ses huit heures qu'il ne faut plus voir, mais bien habiter. Chez Lav Diaz, cependant, la durée n'est pas tant une épreuve qu'un pacte conclu avec le spectateur, comme si le temps de la Révolution ne pouvait être réellement compris qu'à travers cette dilatation qui redonne aux événements vécus leur densité historique.

Le film, néanmoins, ne se cantonne pas aux seuls faits « véridiques » : il donne corps aux mythes, les inscrit à même le réel en plaçant sur un même piédestal figures historiques et personnages de fiction. Débutant avec l'exécution du Dr Jose Rizal, la trame narrative le ressuscite ensuite (symboliquement, du moins) en donnant vie à l'un des personnages de son œuvre, Juan Crisostomo Ibarra. Comme si la Révolution permettait d'incarner ses idées, en supprimant temporairement la frontière qui sépare l'idéal et le réel.



Cette « confusion » grandissante entre le mythe et l'Histoire devient progressivement l'enjeu le plus complexe et le plus fascinant du film ; mais *A Lullaby to the Sorrowful Mystery* ne se fait aucune illusion quant à la place qu'occupe l'art dans le réel, affirmant plutôt que l'art exprime la liberté sans pour autant pouvoir sauver un pays. C'est donc dans sa manière d'entrer en résonance avec la Révolution que l'art prend tout son sens,

devenant ce par quoi se transmet l'esprit (ainsi que l'expérience) de l'idée révolutionnaire.

C'est ici que le temps réaffirme son importance, par-delà cette brusque rupture dans l'Histoire dont Lav Diaz préfère toujours explorer l'écho languissant, comme ce silence qui règne sur le champ de bataille après le combat. C'est dans le calme après la tempête que débute l'enracinement. Comme on ne comprend les mots d'un poème qu'au gré de la répétition, comme on ne devient fou qu'à force d'épuisement. La Révolution, au final, n'est pas un instant fulgurant mais une lente érosion. — **Alexandre Fontaine Rousseau**

THE WOMAN WHO LEFT de Lav Diaz

Reconnu pour ses fresques intimes et épiques sur l'histoire récente des Philippines, Lav Diaz travaille sur un canevas beaucoup plus modeste dans *The Woman Who Left*, son second film de 2016 et Lion d'or du dernier Festival de Venise. D'une durée de quatre heures, ce « moyen métrage » porté par la performance exceptionnelle de Charo Santos-Concio, célèbre actrice revenue de sa retraite pour prêter ses services au cinéaste, semble être une histoire de vengeance classique. Emprisonnée injustement pendant plus de trente ans, Horacia part à la recherche de son fils et, surtout, de l'homme qui l'a trahie. À peine arrivée dans le petit village où cet ancien amant riche se cache dans une somptueuse maison, protégé par des gardes du corps et soutenu par l'Église, Horacia passe ses nuits à arpenter les rues à la recherche d'un plan d'attaque.

Chez presque n'importe quel autre cinéaste, le récit se concentrerait à partir de ce moment-là sur l'accomplissement de la vengeance. Or, rien de tel chez Lav Diaz. Les balades nocturnes se multiplient sans fin, Horacia finit par se lier d'amitié avec un pauvre vendeur itinérant et une drag-queen alcoolique au comportement erratique. Même la gestion de son nouveau restaurant occupe une scène entière. Bref, le récit s'étire et se déploie avec langueur au cœur du quotidien de ce village symbole d'une disparité sociale alarmante. Élément fondamental de son cinéma, la durée permet ici à Lav Diaz d'approfondir avec une justesse de ton inouïe les liens personnels que tisse



progressivement Horacia avec les parias sociaux. Antihéroïne aussi déterminée que mort-vivante, Horacia s'impliquera malgré elle dans la vie de ses nouveaux compagnons de mauvaise fortune. À leur contact, elle retrouvera peu à peu une forme de foi dans l'humanité qui transformera ce récit de la vengeance en celui d'un sacrifice bouleversant et inoubliable. *The Woman Who Left* est un faux film mineur qui réinvente le plus classique des récits au profit d'un cri étouffé de rage et d'amour profondément humaniste. — **Bruno Dequen**